

I Rodez, rue de la Pantarelle – Mardi 18 mai

Il faisait jour. Le ciel était noir. La boue envahissait peu à peu l'horizon comme si les hommes étaient appelés à disparaître tout au fond de la terre. Attirés par les bras squelettiques des morts qui, au-dessous, guettaient le sort de la bataille. Chaque respiration, chaque remontée de salive avait un goût de glaise.

La croix au-dessus de lui penchait d'une façon étrange prête à chuter, entraînant un grand pan du ciel avec elle.

A ses côtés, le soldat Biseuil avait perdu sa tête. Il n'en tenait pas moins son fusil chassepot avec détermination, son corps bien calé contre la tombe. Partout, où le regard se posait, des cadavres sans tête tenaient leur fusil en position.

De l'autre côté du muret, un candélabre immense enflammait les cieux alentours et les cloches sonnaient sans discontinuer. Il n'avait pas peur. Il savait qu'il allait mourir et rejoindrait bientôt ses congénères quelques mètres plus bas.

Des clameurs étouffées parvenaient des lignes ennemies, des corps se dressaient et se lançaient en avant, la pointe du fusil directement dirigée vers lui. Il ne hurla pas, attendit. Et tout à coup, la grosse croix de pierre se fracassa et engloutit son corps dans la boue, provoquant au-dessus de son genou une douleur si grande qu'elle le délivra de tout.

Il ne resta plus dans ce décor qu'un cri immense avalant tout le paysage avec les vivants et les morts dedans.

Le cri le réveilla. Comme chaque fois.

Adrien entendit les battements sourds de son coeur qui, petit à petit, reprit place dans sa poitrine. Une sourde plainte montait de sa gorge jusqu'à ses lèvres. Levant les yeux, il aperçut les premières lueurs de l'aube à travers le carreau vide de sa fenêtre. Son regard fit le tour de la chambre et la familiarité du décor lui permit de réintégrer la réalité. Seule la douleur diffuse au-dessus de son genou lui rappelait son cauchemar. Toutes ces nuits de cauchemar depuis la bataille. Cinq longues années à ne pas pouvoir oublier et à être consigné des nuits entières dans ce cimetière où il avait frôlé la mort. Pour rien, pour une simple illusion de bravoure et de panache.

Adrien n'avait jamais adhéré totalement à l'Empire et le personnage de Napoléon III ne lui inspirait aucune admiration. Il professait plutôt des idées républicaines sans être autant engagé que son père Auguste qui avait participé activement au soulèvement de 1848 et avait bercé l'enfant de ses récits héroïques.

Mais lorsque la guerre contre la Prusse avait été déclarée, au soir du 19 juillet 1870, il avait de lui-même poussé la porte de la mairie du Xème arrondissement pour s'engager dans l'armée. Pour la France, pour une certaine idée de la France. Peut-être pour cette idée de l'honneur dont son père lui parlait sans cesse. Il avait même participé à un défilé de volontaires qui arpentaient les rues de Paris en criant « A Berlin ! ». La victoire et la gloire ne faisaient guère de doute pour tous ces hommes qui portaient la fleur au fusil.

Dès le 22 juillet, il avait rejoint le sixième corps d'armée à Châlons. Après deux semaines de formation, il avait participé de loin à la bataille de Borny-Colombey, dans les environs de Metz qui allait devenir le tombeau de l'armée du Rhin comme Sedan serait celui de l'Empire. Déjà, l'enthousiasme du début était retombé et les soldats luttèrent contre la fatigue, la pluie et la peur.

Le 18 août, au bout d'à peine un mois, la guerre s'était terminée pour lui dans le cimetière de Saint-Privat, petit bourg de Moselle. Son unité occupait le village avec le reste de la sixième armée sous les ordres du général Canrobert. Vers 17 h, alors que la bataille se déroulait plus à l'ouest, la deuxième armée allemande lança une attaque sur le hameau et il fallut toute la bravoure des soldats français pour repousser l'ennemi. Un déluge d'obus lancés par l'artillerie allemande s'abattit sur les assiégés. Adrien se replia avec ses camarades dans le cimetière. Déjà

l'église était en feu et chacun se terrait derrière les tombes pour échapper aux tirs meurtriers.

Les malheureux soldats de la sixième armée attendirent en vain le renfort du reste des troupes de Bazaine mais celui-ci, débordé de tous côtés par les bataillons adverses, décida de se replier vers Metz, abandonnant les hommes de Saint-Privat.

Lorsque la canonnade allemande eut déblayé le terrain, l'infanterie ennemie perça les lignes françaises et de terribles combats se déroulèrent dans le cimetière tandis que la nuit commençait à tomber. Les hommes se battaient corps contre corps comme des chiens se disputant un os et des cris d'agonie retentissaient de tous côtés. Il n'y avait plus rien à attendre que le chagrin et la déchéance. Adrien reçut un coup de baïonnette dans la jambe et fut laissé pour mort sur le terrain.

A la nuit, le combat cessa enfin. Adrien fut recueilli et soigné par l'abbé Bauzin, le curé de Saint-Privat qui avait secouru sans relâche les soldats blessés des deux camps. Le bon abbé lui évita de partir en captivité comme bon nombre de ses compagnons. Deux jours plus tard, une ambulance le rapatria sur Paris où on le soigna dans une école transformée en hôpital non loin des Tuileries.

Il y resta près de trois mois et subit deux opérations qui lui laissèrent une jambe endommagée, une démarche légèrement claudicante et lui valurent une démobilisation immédiate. D'ailleurs, Adrien n'avait plus le coeur de se battre.

Errant dans ce Paris encerclé par l'armée prussienne en ce mois de décembre 1870, il ne parvenait pas à se réjouir de l'avènement de la Troisième République. Le froid était terrible et la faim tirillait les estomacs. Dès qu'il descendait de sa chambre de la rue Parodi, en face du canal Saint-Martin, il tombait sur des foules en attente devant les boulangeries ou les boucheries. Le pain que l'on mangeait était noir et d'une composition qu'on préférerait ne pas connaître. On disait avec humour que tous les animaux étaient prisés, du cheval au rat en passant par les chats et les chiens. Adrien croisa plusieurs fois des bandes d'enfants pourchassant les quelques animaux domestiques que leurs propriétaires avaient abandonnés faute de pouvoir les nourrir et qu'ils revendaient aux bouchers ou aubergistes. Les restaurants de luxe, quant à eux, proposaient sur leur carte du chameau, de l'antilope ou de l'éléphant venus directement du Jardin des Plantes. La misère

grandissait à travers la population et on comptait de nombreux morts parmi les pauvres à cause du froid, de la faim et des maladies. Chaque jour, roulaient en ville les tombereaux emplis des cadavres des soldats tués lors des combats qui se déroulaient tout autour de la ville.

Les choses s'aggravèrent encore un peu plus lorsque l'armée allemande se mit à bombarder Paris dès le mois de janvier. La colère grondait parmi la population et tout le monde se demandait quand le gouvernement et les généraux, chargés de la défense du pays, allaient enfin agir. Le peuple de la capitale assiégée ne voulait pas céder, traitait tous les officiers de lâches et les riches qui avaient quitté la ville avant le siège recevaient le surnom imagé de « franc-fileurs ».

Adrien qui fréquentait assidument les cafés, plus par désœuvrement que par goût naturel, retrouva quelques amis qu'il avait connus sur les bancs de la faculté, avant la guerre, comme Eugène Proto, devenu avocat ou encore Benoit Malon et Eugène Varlin. Les débats entre tous ces jeunes gens étaient intenses et chacun évoquait les souvenirs de 1789. On y parlait révolution, anarchie, droit du peuple et oppression et une fièvre patriotique et révolutionnaire gagnait tous les esprits.

Cependant, un cessez-le-feu fut signé le 26 janvier 1871 par le gouvernement. Cela ne satisfait pas les parisiens qui refusèrent de se rendre. Plusieurs manifestations furent réprimées sévèrement et un ami d'Adrien fut sauvagement blessé par un garde républicain. La tension monta d'un cran le 10 mars, lorsque l'Assemblée Nationale, qui regroupait un très grand nombre de députés monarchistes, décida de s'installer à Versailles, là même où l'armistice avec les Allemands venait d'être proclamé. L'armée de l'empereur de Prusse reçut le droit d'occuper symboliquement les Champs-Élysées pendant deux jours. Adrien vivait tout cela comme une sombre farce. La République avait déjà choisi son camp, celui des notables, des bourgeois, abandonnant le peuple à son triste sort.

Le 18 mars, la Commune de Paris fut instaurée et un deuxième siège commença entre les insurgés parisiens et les armées régulières cantonnées à Versailles.

Adrien vécut ces deux mois de Commune partagé entre l'espoir et la peur. Il se doutait bien que le gouvernement n'accepterait jamais que Paris reste hors de son contrôle et, tout en apportant son aide à ses camarades, il prit une part limitée aux événements. Il se sentait solidaire

des insurgés, travailleurs, ouvriers, journaliers, journalistes, avocats et admirait ces hommes et ces femmes prêts à offrir leur vie pour que la condition de tous s'améliore. Il passait ses journées dehors, donnant la main pour ériger une barricade, aidant ici à soigner les blessés, relisant au fond d'une échoppe un placard que l'on afficherait le soir même. Il se sentait heureux, en communion avec les parisiens en révolte, même s'il préférerait toujours rester en retrait. Ces quelques jours furent marqués par des moments inoubliables comme lorsque la troupe fraternisa avec la population autour des barricades. Le 25 mars, lorsque le Conseil de la Commune fut élu, Adrien fut heureux d'y retrouver les noms de Varlin, Malon et Proto.

Cependant, dès le mois d'avril, l'armée régulière commença son travail de sape et avança peu à peu vers la capitale. Le 21 mai, grâce à une trahison, l'armée de Thiers entra dans Paris et une semaine terrible commença pour les communards. Adrien assista à plusieurs exécutions sommaires et n'échappa lui-même aux soldats qu'en fuyant derrière les barricades. On affirmait que des hommes étaient abattus uniquement parce que l'on trouvait sur leurs mains des traces de poudre.

Il assista de loin à l'arrestation de Louise Michel, une grande femme plutôt laide qu'il ne connaissait pas mais dont ses amis lui avait parlé. Il admira la courage de cette égérie venue se rendre pour libérer sa mère et qui se tenait bien droite face aux soldats qui l'entouraient. Nulle crainte dans son regard mais la certitude d'avoir fait ce qu'il fallait. Le jeune homme en fut fort impressionné. Il apprit avec horreur quelques jours plus tard le terrible destin de son ami Varlin. Le 28 mai, Eugène Varlin se trouvait près de la rue Lafayette lorsqu'il fut reconnu par un prêtre. Arrêté, on le traîna à Montmartre où il fut à moitié lynché et éborgné par la foule avant d'être passé par les armes. Quand à Malon et Proto, ils ne durent leur survie qu'à leur fuite.

Au début du mois de juin, Adrien se retrouva comme sonné sur le pavé de Paris. Tout ce qu'il avait vécu depuis ces derniers mois lui laissait un goût amer dans la bouche et l'envie de fuir tout ce sang et ce désenchantement. En cachette, une nuit, il se rendit au Père Lachaise pour y contempler le mur contre lequel plus d'une centaine de communards avaient été fusillés. La terre était encore meuble sous ses pieds et il devinait sur la pierre les traces de sang et les éclats des balles. Ce sinistre endroit marquait bien la fin du rêve.

Adrien venait d'avoir 22 ans, ne possédait aucun métier après ses études de droit avortées et certainement plus aucune illusion sur l'âme humaine et la marche de la société. Il décida de rentrer au pays, à Rodez.

À présent, le jour éclairait presque entièrement la chambre et Adrien décida de descendre promptement prendre son petit déjeuner. En quittant la maison de bonne heure, il aurait peut-être la chance d'éviter sa mère. Il détestait plus que tout ces discussions matinales autour de son avenir, de ce choix désastreux de carrière, de son manque d'ambition qui rejoignait celui de son père... Sa mère ne s'était jamais pardonné son mariage avec un révolutionnaire, pauvre et mineur de son état, qui l'avait déclassée et elle en voulait à la terre entière pour ce qu'elle appelait « ce naufrage complet ». Et Adrien savait bien qu'il était, en quelque sorte, le couronnement de ce ratage, la dernière voie d'eau qui ferait couler définitivement le radeau de Céleste Lévassier, sa mère.

Céleste appartenait à une famille bourgeoise de la ville de Rodez, les Bouscals, alliés par mariages et cousinages aux grandes familles ruthénoises comme les Bonald ou les Cabrières. Élevée de façon très stricte et rigoureuse, à peine sortie du couvent de l'Annonciade, la jeune fille rêvait d'amour et de liberté. Lorsque sur le chemin de la cathédrale où elle allait prier régulièrement, elle rencontra le bel Auguste, ouvrier du livre dans l'imprimerie Carrère et originaire de la région parisienne, elle succomba. Les jeunes gens se croisaient régulièrement rue du Touat et petit à petit, leur idylle prit corps en secret. Le jeune homme pressa la jeune fille, partit demander sa main au père de la promise, se fit renvoyer manu militari et finalement, enleva la péronnelle. En 1845, une telle tâche d'honneur ne se pardonna pas. Les deux tourtereaux tombèrent en disgrâce, la jeune épousée se retrouva sans dot et le mari sans travail.

On partit chercher l'aventure à Paris et Auguste la trouva en rejoignant le rang des révolutionnaires qui battirent le pavé parisien en 1848. Quant à Céleste, elle déchantait assez vite lorsqu'elle comprit que son mari avait plus en tête le bonheur de l'humanité que celui de sa famille. Adrien vint au monde en janvier 1848 et moins d'un mois plus tard, son père courait la capitale pour participer activement au soulèvement populaire qui allait accoucher de la Deuxième République. Emporté par ses élans révolutionnaires le nouveau père se souciait peu du quotidien et de l'avenir des siens.